

# Le Monde

27 et 28.11.2016

## **Saravah : un homme et des chansons, 50 ans déjà.**

**Le label, créé par Pierre Barouh en 1966, a réussi à subsister dans une industrie pourtant fragile.**

Qui a fait se rencontrer, au milieu des années 1960, le cinéaste Claude Lelouch et l'accordéoniste Francis Lai, lequel signera la musique d'Un homme et une femme (1966) et son entêtant "chabadabada" ? Qui a écrit les paroles de La Bicyclette (1968), le titre inoubliable d'Yves Montand ? Qui a lancé la carrière de Jacques Higelin quand il traînait avec son banjo à Montmartre, avec Brigitte Fontaine et Areski Belkacem, à la fin de ces années 1960 ? L'histoire de Pierre Barouh, 82 ans, se confond avec celle du label Saravah, qu'il a créé il y a cinquante ans.

Ce mot africain signifie le salut, la bénédiction, et renvoie à la Samba Saravah, que Pierre Barouh avait enregistrée à Rio avec le guitariste brésilien Baden-Powell, en 1966. "Baden Powell a été révélé en France par Pierre Barouh, un passionné, un passeur qui veut faire vivre la musique", raconte Dominique Dreyfus, spécialiste de la musique brésilienne, cinéaste et ancienne journaliste à Libération. Saravah a ainsi ouvert grandes les portes, abritant aussi bien la chanson française (**Pierre Louki, Jean-Roger Caussimon, Allain Leprest, Claire Elzière...**), les musiques du monde (Nana Vasconcelos, Pierre Akendengué), le jazz (Steve Lacy, Maurice Vander...).

### **La tête remplie d'histoires**

Cinquante ans, c'est une éternité dans le monde fragile de l'industrie musicale. Dimanche 20 novembre, au Trianon, à Paris, la nouvelle génération de chanteurs français fêtait l'anniversaire et revisitait le répertoire : sur scène, défilaient Bastien Lallemand, Albin de la Simone, Alexandra Gatica, Jeanne Cherhal, Severin, Arthur H, Maïa Barouh, fille de Pierre Barouh et de sa compagne japonaise Atsuko Ushioda... Le disque des 50 ans est dans les bacs depuis le 4 novembre.

On retrouve Pierre Barouh deux jours plus tard dans la cuisine de sa maison parisienne, où l'on repère vite des pochettes de disques, mais nul livre de recettes. Il n'a jamais cherché à faire de l'argent, dit-il, mais il se réjouit de "vivre de ses droits d'auteur" qui alimentent les productions Saravah. Il a l'œil rieur et la tête remplie d'histoires. Né en 1934, en banlieue parisienne, à Levallois-Perret, Pierre Barouh avait 6 ans lorsque ses parents l'ont envoyé,

avec son frère et sa sœur, se mettre à l'abri dans la campagne vendéenne, pendant la seconde guerre mondiale. Un bonheur, dit-il. "J'ai passé mon enfance à poser des pièges à lapin." Mais quand il revient en banlieue, quelques années plus tard, il est un "cancre total". Sa vie bascule le jour où il découvre dans son cinéma de quartier *Les Visiteurs du soir* (1942) de Marcel Carné. "J'ai eu un choc en écoutant les mots de Jacques Prévert, qui avait écrit le scénario. J'ai commencé à me cultiver dans le désordre, et j'ai décidé de ne rien faire d'autre que de me promener jusqu'à 30 ans. J'ai rempli le contrat."

Le flâneur tient à "chasser un malentendu" : "Saravah n'est pas né du succès d'Un homme et une femme, mais de l'insuccès supposé de ce film." Il y tenait le rôle du mari disparu dont se souvient Anouk Aimée, l'actrice principale avec Jean-Louis Trintignant. "Dix ou quinze jours après le début du tournage, Claude Lelouch nous apprend qu'il n'y a plus d'argent. J'ai fait le tour des maisons de disques en espérant obtenir des avances. Tout le monde m'a ri au nez : un accordéoniste niçois ? Claude Lelouch, dont le précédent film n'avait pas marché ?" Personne n'en voulait, alors Pierre Barouh a créé son propre label. "Puis un distributeur québécois a financé la fin du tournage. Dix mois plus tard, il y a eu Cannes, la Palme d'or pour le film... Eddie Barclay et tous les autres arrivaient avec le carnet de chèques... Mais on n'a pas cédé", sourit-il aujourd'hui.

**"La vie, c'est l'art des rencontres"**, résume-t-il en citant le musicien, compositeur et poète brésilien Vicinius de Moraes (mort en 1980). Comme celle de Brigitte Fontaine avec l'Art Ensemble of Chicago, en 1969. "Le groupe de free-jazz cherchait un lieu pour enregistrer. Je leur ai passé mon studio aux Abesses. Puis je leur ai présenté Higelin et Fontaine, et je suis parti faire un flipper. Quelques heures plus tard, ils fabriquaient Comme à la radio." Cet album est devenu un mythe, cassant le moule de la chanson française.

Une autre histoire ? A Paris, Pierre Barouh commençait ses soirées à Saint-Germain-des-Prés, et les poursuivait à Montmartre. C'est en faisant le trajet, à pied, un soir, qu'il a commencé à penser à La Bicyclette. Un ami venait de lui proposer d'écrire un texte sur le vélo, pour une publicité. Pas question, lui avait répondu, indigné, le parolier. Mieux qu'une pub, ce sera une chanson sur Paulette...

C'est cette œuvre "parfaite de bout en bout", que Bastien Lallemand a choisi d'interpréter, avec Albin de la Simone, lors de la soirée au Trianon. "Saravah est dans un rythme attentif. J'y vois une résonance avec mon univers non productiviste, celui des siestes acoustiques, où le public est allongé, avec 80 personnes maximum", souligne le chanteur.

### **Un grand puzzle**

Fred Poulet, 54 ans, n'oublie pas son rendez-vous dans la cuisine chez Pierre Barouh, il y a vingt ans. Le jeune artiste était alors découragé, et faisait des

travaux de peinture pour subsister. Par un ami d'ami, Barouh avait découvert sa poésie décalée. Fred Poulet a signé trois albums chez Saravah qui l'ont révélé au public (Mes plus grands succès, Encore cédé, Dix ans de peinture). Puis il a bifurqué chez Dernière Bande, la maison de production du musicien et chanteur Rodolphe Burger. "Burger est dans le même esprit que Barouh. Est-ce qu'il faut bien savoir faire du business ou construire de belles histoires ? Moi j'ai choisi mon camp...", dit-il.

L'histoire de Saravah est un grand puzzle dont on n'a pas toutes les pièces. Convié à la célébration, le dessinateur Charles Berbérien a réalisé une bande dessinée sur les débuts du label, les années 1966-1972 - son travail sera bientôt publié dans La Revue dessinée. "En 1972, Saravah n'a plus d'argent. Un festival situé entre Carpentras et Vaison-la-Romaine propose à Barouh et à sa bande de venir animer le off pendant un mois, sans être payé... Et ils disent oui, pour finir en beauté !" Finalement, le label s'est relevé de cette crise, et de celles qui ont suivi. Charles Berbérien s'étonne : "Quand je dis Pierre Barouh, personne ou presque ne connaît, alors que Saravah a ouvert des portes à toute une nouvelle génération. J'ai eu envie de resituer tout ça." **Clarisse Fabre**